

L'ignorance entre pensée et passe

Panos PAPTAEODOROU

J'ai choisi comme titre de mon intervention « L'ignorance entre entrée et passe ». En examinant attentivement cet intitulé, nous pouvons remarquer que nous avons affaire à deux instants différents. L'un concerne l'entrée et l'autre la passe. Entre les deux, l'ignorance. Qu'est-ce qui nous fait alors parler d'ignorance au moment même où nous nous intéressons à l'entrée en analyse ?

Je vais me référer à deux points décisifs qui concernent mon expérience d'entrée en analyse. Le premier correspond à un rêve d'angoisse fait avant de commencer mon analyse et qui s'est avéré crucial pour le déroulement de celle-ci. Le second porte sur la spécificité du moment de mon témoignage en tant que celui-ci n'était pas anticipable.

Ce que je veux souligner ici, c'est que juste avant de commencer mon témoignage je n'avais aucune idée construite sur ce que j'avais à dire. Je me suis présenté au dispositif de la passe au bout de douze ans d'analyse. Je me trouvais alors à un moment crucial de mon analyse, mais malgré cela c'était comme si j'étais tout d'un coup frappé d'une amnésie : je ne me rappelais plus tout ce dont j'avais parlé pendant toutes ces années. Je n'avais qu'une idée en tête : ma décision de m'adresser au dispositif de la passe.

Je peux dire désormais qu'il s'agissait d'un acte, avec tout ce que cela comporte de participation de l'inconscient. Une fois ma demande enregistrée par le secrétariat de la passe et les rendez-vous pris avec les passeurs, les lieux et les heures étant précisés, je suis resté interdit devant la question : et maintenant, que vais-je dire ?

Je ne me sentais pas du tout obligé de transmettre un témoignage bien ficelé, d'effectuer une construction cohérente et rationnelle du parcours de ma cure. Cela

Panos Papatheodorou, <p_paps@otenet.gr>

* Il s'agit de mon intervention à la journée *L'entrée en analyse*, tenue à Athènes le 10 mai 2008. Je voulais ici remercier mon collègue Dimitris Sakellariou, pour sa contribution à la rédaction du texte en français.

me paraissait si étrange que, face à la question de ce que j'avais à dire, une seule idée m'est venue à l'esprit : j'avais remarqué que le déroulement de la cure était traversé par des moments d'arrêt de la parole, moments certes difficiles mais toujours suivis d'un progrès dialectique de l'analyse.

Lorsque je me rendai à la rencontre avec le passeur, je me trouvais entre deux interrogations : ce que je m'attendais à dire et ce que j'attendais que l'autre écoute de ce que j'avais à dire. Ces moments étaient traversés d'affects étranges entre aporie, tristesse et angoisse. Étranges dans la mesure où je ne me rendais pas à une séance d'analyse, pourtant je témoignais de mon expérience de la cure analytique. Il n'y avait donc pas de demande, ni d'analyste à m'attendre. Ce qui pouvait me soulager néanmoins, c'était le sentiment d'être écouté par quelqu'un, qui se trouvait également à un moment spécifique de son propre parcours d'expérience, de sa propre analyse. Dans le cadre d'une présentation que j'ai faite ici à Athènes, auprès de mes collègues, à propos de mon expérience de la passe, j'avais dit quelque chose que j'aimerais reprendre maintenant : c'est après la passe que j'ai cessé de me sentir tout seul. Je crois que cet effet va directement de pair avec ma décision d'entrer dans la procédure sans m'y être préparé. J'ai dû faire confiance à mon aporie, à mon point d'incertitude, à ce qui me viendrait à l'esprit à travers la présence de l'autre. Au fur et à mesure que le temps passe, je comprends le rôle principal du passeur dans le dispositif de la passe. Il me semble important de souligner que le passeur ne pourrait être n'importe qui.

Incontestablement, se réalise dans la procédure une reconstruction de l'histoire de la cure. Nous nous trouvons devant un impossible : aucune élaboration préalable ne peut anticiper sur l'énonciation telle qu'elle s'effectue dans l'authenticité du témoignage, alors que la levée de l'oubli se vérifie dans l'après-coup. Cela explique peut-être l'emploi de la troisième personne dans le discours concernant le savoir issu de l'analyse.

Ce savoir n'a rien à voir avec la connaissance de soi, qui a la belle allure d'unité et de maîtrise. Au contraire, il s'agit d'un bout de savoir inconscient qui ressort à la rencontre avec le réel et qu'on n'arrive pas à maîtriser. Il s'agit d'un savoir venu au jour par l'ignorance foncière dans laquelle on se trouve quand on entre en analyse. Cette ignorance comme passion de l'être, constitutive de l'entrée en analyse, prend un autre biais qui ouvre la voie vers le désir de l'analyste, à partir du moment où il y a rencontre avec le réel de la jouissance. Ce qui change, c'est le rapport de la jouissance à la vérité. J'aimerais faire quelques précisions sur ce point.

La reconstruction de la cure dans le cadre des témoignages n'est pas une simple réminiscence des points significatifs d'une analyse. La reconstruction du parcours de ma cure, qui s'énonce à la troisième personne, entraîne une séparation d'avec l'histoire de celle-ci, à travers les fragments de savoir qui surgissent, et qui

correspondent à une véritable levée de l'oubli. Il s'agit de l'articulation d'un discours qui ne s'effectue que par des incisions, des lacunes dans la parole. Ces fragments de savoir qui ont constitué des points cruciaux dans l'expérience du témoignage renvoient à ce moment de l'ignorance qui précéda mon entrée en analyse. Une question se pose ici pour moi : la remémoration dans le cadre du témoignage tel qu'il a lieu dans le dispositif de la passe est-elle du même ordre que l'association libre dans l'analyse ? Il me semble que non, malgré une ressemblance apparente.

Qu'il me soit permis ici de reprendre la question de l'ignorance telle qu'elle est posée par Lacan. Je ne me réfère ici qu'à un élément qui m'a servi de point de repère pour mon travail. Lacan parle de trois passions dès le début de son enseignement ¹ : l'amour, la haine et l'ignorance sont les trois passions directement liées au transfert. Il fait remarquer que l'amour et la haine n'entrent dans le transfert que par le biais de l'ignorance. Le sujet se pose comme ignorant lorsqu'il demande une analyse en même temps qu'il est à la recherche de la vérité. L'ignorance est une référence incontournable de l'entrée en analyse. Elle prend la forme de la méconnaissance, et la dénegation est son meilleur exemple. Nous parlons ici de méconnaissance au sens où il existe des objets qui ne peuvent être connus par le sujet que sur le mode d'une impossibilité ou d'un refus d'être connus ².

Lacan nous explique que la méconnaissance n'est pas l'ignorance. La méconnaissance est constituée par une série d'affirmations et de négations bien organisées où le sujet parlant, pris aux rets du signifiant, sait bien quelque chose de ce qu'il ignore. Derrière la méconnaissance, il y a un savoir de ce qu'on méconnaît. Ce savoir dirige la méconnaissance ³.

Si la structure de la méconnaissance se pose dans la procédure analytique, il s'ensuit que l'ignorance s'adresse à l'analyste dans le transfert. Il y a un savoir bien méconnu qu'on cherche auprès de l'analyste. La seule voie qu'on poursuit est l'association libre. C'est par l'anticipation de l'association libre que l'ignorance prend sa valeur dans l'analyse, à l'instar du savoir inconscient, qui est un savoir qui ne se sait pas. Mais, finalement, cette ignorance comme passion ne vient-elle pas couvrir une ignorance d'un autre ordre ?

Dans notre référence précédente, nous nous sommes centré sur la façon dont Lacan pose le problème de l'ignorance. Nous complétons ici en disant que, à cette époque-là, l'ignorance se place à la jonction du réel et du symbolique. Lorsque Lacan

1. J. Lacan, *Le séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 189-190 et 297-298.

2. J.-P. Clero, *Le vocabulaire de Lacan*, Paris, Ellipses, 2002, p. 48.

3. *Ibid.*, p. 190.

traite la forme des nœuds borroméens en 1974, ce qu'on trouve à la jonction du réel et du symbolique, c'est la jouissance phallique. Il s'agit d'une problématique directement liée au symptôme : « Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s'y étale, que s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du non rapport sexuel ⁴. »

Il y a donc quelque chose de la jouissance phallique qui témoigne d'un manque fondamental dans le cœur même du savoir. Quelque chose n'arrive pas à s'insérer dans le réseau du savoir, manque au savoir. Le savoir est marqué de l'impossible, qui l'empêche de se saisir comme un tout. Peut-être est-ce ça dont on ne veut rien savoir, et c'est ce manque primordial que le sujet parlant masque par la passion de l'ignorance. L'entrée en analyse n'est concevable qu'à partir de la marque d'une première faille dans la passion de l'ignorance. Pour moi, il ne s'agit en fait que de ce qui relève de la sexualité infantile.

Quelle est la stratégie de l'obsessionnel dans son rapport à l'Autre ? « Les objets *a* sont étalonnés par le phallus imaginaire, masquant le réel du manque dans l'Autre ⁵. » Je n'utilise pas le terme de stratégie fortuitement. Il est bien connu que Freud compare le processus analytique à une partie de jeu d'échecs. L'issue de la partie se détermine par les premiers mouvements des joueurs. Je reviens alors à ce que je vous ai dit au début de mon intervention.

Il s'agit d'un rêve d'angoisse fait longtemps avant le commencement de mon analyse et dont je vais vous parler à l'instant. C'était une période où des symptômes obsessionnels graves recouvraient presque tout. Il faut préciser qu'avant de rencontrer mon analyste je m'étais adressé successivement à deux analystes différents, qui ont refusé de me recevoir en analyse. Sans doute s'appuyaient-ils, à l'instar de Glover, sur des critères préétablis d'analysabilité. J'étais probablement considéré par eux comme inanalysable. Enfin, mon analyste, qui est une femme, a su m'accueillir tel que j'étais. Je lui parlais de ce qui me faisait souffrir. Néanmoins, il ne suffit pas d'exprimer sa souffrance, aussi grande soit-elle, et quel que soit ce qui nous pousse à le faire. Ce qui me paraît plus important est de savoir ce qu'on assume de ce qu'on dit. Par assumer ce qu'on dit, j'entends ce point précis où quelque chose du sexuel vient se démentir dans l'énonciation même de l'analysant. Cela signifie que le savoir névrotique sur le sexuel est amené à se subvertir.

Ce rêve d'angoisse mettait en scène dans sa deuxième séquence la castration imaginaire par le biais de deux représentations se succédant, dont la deuxième

4. J. Lacan, « Intervention au Congrès de Rome » (31 oct.-3 nov. 1974), *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.

5. « Phallus et fonction phallique chez Lacan », *PSYCHANALYSE*, n° 10, Toulouse, érès, sept. 2007, p. 101.

constituait le démenti de la première. Le point culminant de ce rêve renvoie à une image incarnant un Autre avec un regard apaisant qui m'embrassait de façon sécurisante en son sein. L'angoisse surgie dans la séquence précédente s'en était trouvée apaisée. Le fil qui relie ces deux dernières séquences est constitué par l'œil brillant que l'on trouve à l'identique dans les deux formes différentes d'animaux dont il est question dans le rêve. C'est là précisément, dans la juxtaposition de ces deux images successives dont l'une constituait le démenti de l'autre, que se trouvait logé le point de méconnaissance, dont la levée devait nous conduire à l'entrée de l'analyse.

La perlaboration de l'analyse a montré que ce point a trouvé rétroactivement son contenu réel bien plus tard, lorsqu'il s'est trouvé associé à un souvenir infantile terrifiant qui était tombé dans l'oubli, et c'est là que la réalité sexuelle de l'inconscient a été mise en acte. Cette réalité sexuelle de l'inconscient d'une part est reliée au transfert, et d'autre part concerne la théorie sexuelle infantile autour de laquelle se construit le mythe œdipien. Ce franchissement, vous vous en doutez, n'a pas eu lieu ni la première ni la deuxième année de l'analyse. Le temps de l'analyse est logique et non pas chronologique. On ne peut parler de l'entrée en analyse qu'à partir du temps logique. J'estime que le dépliage de la parole dans le témoignage de ma passe se fonde sur le temps logique des moments significatifs de l'analyse et il est énoncé à la troisième personne.

Ce dont nous ne voulons rien savoir, c'est que nous jouissons là où nous croyons souffrir. Peut-être cette affirmation paraît-elle un peu simple, mais je crois qu'elle nous indique bien que la demande d'analyse est autre chose que l'entrée en analyse. En effet, ce que m'a enseigné ma propre expérience, c'est que la perlaboration de mon analyse était beaucoup plus importante après que les symptômes ont cédé. Ne s'agit-il pas là d'une première cession de jouissance qui a rendu possible le franchissement dont je témoignai dans la passe ?